

# LE 18<sup>e</sup> DU MOIS

MENSUEL  
D'INFORMATIONS  
LOCALES - N° 3  
JANVIER 1995  
12 FRANCS  
7, rue du Ruisseau, 75018 Paris  
Tél. : 42 23 34 02

## MOSKOWA : ON DÉMOLIT

Malgré l'opposition unanime des habitants, la mairie a préféré détruire entièrement ce vieux quartier pour construire des immeubles de sept étages plutôt que le restaurer en préservant son caractère. *Page 3*



Thierry Nectoux



Tournage du film «Sous les toits de Paris» (1930)

## Le quartier de la Chapelle face au trafic de drogue

L'arrivée massive des dealers chassés du quartier Stalingrad a provoqué de vives réactions des habitants. *Page 5*

## Le 18<sup>e</sup> et le cinéma

### Notre dossier du mois

- L'époque où il y avait 34 salles de cinéma dans le 18<sup>e</sup>
- Les films qui ont le 18<sup>e</sup> pour cadre
- Le plus grand cinéma du monde
- L'école du cinéma s'installe rue Francœur

*Pages 7,8,9*



Caroline Abitbol

### ... et dans "18<sup>e</sup> magazine" :

- Histoire : jours guerriers place Clichy
- Mon 18<sup>e</sup> : Didier Tronchet, auteur de bandes dessinées
- Les tambours des poulbots de Montmartre
- Une promenade dans le cimetière Montmartre

Fol Jo 32 713

1995 = N° 3-13

## Le réaménagement de Château-Rouge

Il y a deux sujets que j'aimerais voir traités :

-Où en est l'enquête sur le réaménagement du secteur Château-Rouge que la Mairie de Paris a commandée à la SOPAREMA en octobre 93 ?

-L'obtention de certificats d'hébergement pour l'accueil d'étrangers en visite touristique privée, certificats d'hébergement qui sont délivrés à la mairie du 18e : qu'est-ce que celle-ci met comme conditions, qu'est-ce qu'elle a le droit de faire ? Le rapport annuel qu'elle doit transmettre chaque année, sauf erreur de ma part, à la préfecture de police, est-il rendu public ?

Sabine Lagrange

En ce qui concerne le secteur Château-Rouge, c'est pour la fin de décembre qu'on attendait les conclusions des études menées sur le bâti, les aspects socio-économiques, les commerces, le stationnement et l'aménagement des espaces publics. Nous en parlerons dans un prochain numéro. Pour le moment, signalons que la SOPAREMA a ouvert une antenne



29 rue Myrha, où les habitants peuvent venir se renseigner, et que d'autre part l'association Paris-Goutte d'Or présente dans le dernier numéro (passionnant) de son bulletin un dossier très complet sur cette question. (*Paris-Goutte d'Or*, 27 rue de Chartres, 75018 Paris. Mais dépêchez-vous : ce numéro est presque épuisé.)

Nous avons pris note de votre suggestion concernant les certificats d'hébergement et nous lançons l'enquête à ce sujet.

### Pas seulement la Butte

Je suis enchantée de votre initiative qui, pour une fois, montre que le 18e, ce n'est pas seulement la Butte. Ayant habité six ans dans le quartier de la Chapelle (où pour leur part mes grands-parents s'étaient installés au début des années 40 pour n'en plus bouger jusqu'à leur disparition), puis cette dernière année à la Goutte d'Or, j'ai été souvent irritée de voir qu'articles et reportages divers oublièrent toujours que le 18e est plus vaste et varié que Montmartre.

Une suggestion : donner plus souvent, en fin d'article, les coordonnées de la personne, association, lieu dont vous avez parlé : une façon de suggérer ou faciliter, pour celui que cela intéresse, une plus grande participation à la vie du quartier ou de l'arrondissement...

Par ailleurs, je vous ai trouvés satisfaits un peu trop vite des résultats obtenus en ce qui concerne les écoles de la Goutte d'Or, vu la situation catastrophique en amont (classes maternelles qui débordent, une seule crèche pour un quartier fort peuplé, etc...)

Anne-Françoise Loué

Dans le dossier «écoles» de notre numéro 2, nous avons rappelé les difficultés à craindre pour l'avenir et l'insuffisance des places en maternelle. Nous aborderons dans un des prochains numéros la question des crèches, où effectivement les listes d'attente sont très longues du fait du manque de places. Toutefois, il existe maintenant non pas une, mais quatre crèches publiques (et au moins une privée) dans le quartier de la Goutte d'Or.

### Le Passe-Muraille : c'est Jean Marais

Dans votre article sur la place Marcel Aymé (dans votre n° 2), dommage de ne pas avoir signalé que la statue du Passe-Muraille, dont vous nous montrez la photo, est l'oeuvre d'un sculpteur très célèbre - mais surtout comme comédien : Jean Marais, qui habite le quartier et n'a rien perdu de son charme et de sa modestie.

Michel Castex

**Le 18e du mois est édité par l'Association Les Amis du 18e du mois, 7 rue du Ruisseau, 75018 Paris, tél. 42.23.34.02.**

L'équipe de rédaction (entièrement bénévole) :

Caroline Abitbol, Clarisse Bouthier, Noël Bouttier, Alexandrine Cohen, Hélène Couteaux, François Florès, Jacqueline Gamblin, Sylvain Garel, Alain Guillemoles, Didier Hassoux, Vincent Jacques Le Seigneur, Fred Kalfon, Marie-Pierre Larrivé, Noël Monier, Caroline Monnot, Thierry Nectoux, Jean-Claude Noyé, Erwan Perron, Patrick Pinter, Catherine Portaluppi, Olivier Raynal, Sabadel, Omeya Seddik, Eric Simon, Myriam Smir, Jean-Yves Sparfel, Françoise Touttain.

## INFOS PRATIQUES

### Santé : quelques numéros à connaître

Conservez cette rubrique : chaque mois, nous y publions des informations et renseignements utiles dans divers domaines : services publics, numéros d'urgence, etc... Ce mois-ci, tout ce qui concerne la santé.

#### MEDECINS DE GARDE

Il n'y a plus de liste de «médecins de garde» : un seul numéro, en service tous les jours (dimanches et fêtes compris) 24 h sur 24, permet de demander la visite d'un médecin généraliste du quartier : 42.72.88.88.

Il existe également des groupements privés qui assurent un service de permanence médicale; le plus connu est SOS-médecins : 47.07.77.77.

#### PHARMACIES DE GARDE

Chaque début de janvier les pharmaciens de l'arrondissement éditent un petit dépliant donnant la liste des pharmacies de garde le dimanche pour toute l'année. Demandez-le leur. On peut aussi demander le nom du pharmacien ouvert le plus proche, le dimanche, en téléphonant au commissariat de police.

Certaines pharmacies sont ouvertes tous les jours sans exception du 1er janvier au 31 décembre. C'est le cas, par exemple, de celle qui est à l'angle du boulevard Barbès et de la rue des Poissonniers (et il y en a d'autres).

#### Ouverte la nuit

Signalons par ailleurs que la pharmacie du 64 bd Barbès reste ouverte toute la nuit.

#### NUMEROS D'URGENCE

- SAMU : le 15. Police Secours : le 17. Pompiers : le 18.
- Ambulances (Assistance publique) : 43.78.26.26.
- Hôpitaux du 18e ou proches: Bichat 40.25.80.80 ; Lariboisière 49.95.65.65.
- SOS infirmières : 48.87.77.77.
- Centre anti-poison : 40.37.04.04.
- Brûlures graves : St Antoine 49.28.20.00 ; Foch 46.25.20.00 ; Cochin 42.34.17.58.
- Transfusions d'urgence : 45.12.75.01.
- Permanences cardiologiques : 47.07.50.50.
- Centres anti-drogue : Bichat 40.25.80.80 ; Marmottan 45.74.00.04 . Ou le numéro vert : 05.32.31.12.
- SIDA : centre régional d'information et de prévention : 53.68.88.88. Associations : AIDES 44 52 80 00 ; Act up 42 63 44 78 ; Aparts (relais thérapeutique, hébergement, réinsertion) 42 45 24 24.-
- Urgence vétérinaire : 42.28.00.29.

### Le PS à Barbès ?

Scoop? Non, ce n'est qu'une proposition faite par François Daufresne, un militant associatif, et l'un de nos lecteurs, à Henri Emmanuelli, secrétaire général du Parti socialiste, dont François Daufresne est membre. Bien que fantaisiste, l'idée n'est pas dénuée d'arguments. «Vous avez donc un problème crucial de liquidités qui devrait être partiellement réglé par la vente de l'immeuble de la rue de Solférino (...) Il vous faudra donc vous reloger à moyen terme. Je vois bien le siège du PS trouver place au coeur d'un quartier populaire de Paris, à son entrée même, le boulevard Barbès, du nom de cet inimitable pourfendeur des dictateurs.» Et notre correspondant de préparer le message que le PS pourrait ainsi faire passer : «Oui, nous revenons à nos sources, nous revenons là où nous sommes nés, dans le quartier de l'Assommoir, dans un vrai quartier populaire qui a vécu et vu les luttes sociales (...). Nous y revenons aussi parce que nous pensons qu'il faut commencer par là la reconquête de Paris.» Mais en allant de Solférino (7e) à Barbès, il faudrait passer de la rive gauche à la rive droite. Tout un programme...

# Moskowa : l'esprit des lieux

La Ville de Paris est maintenant décidée à démolir le quartier pour construire des immeubles modernes, malgré l'action de six ans menée par les habitants.

Après cinquante ans d'oubli, ce petit quartier populaire du 18<sup>e</sup> (3 hectares, 2000 habitants entre le boulevard Ney et la rue Belliard, près de la porte de Saint-Ouen), hors du temps par ses petits pavillons, ses jardinets, ses venelles, a été de 1988 à 1994 un lieu de résistance face à une certaine conception de la rénovation. La Ville de Paris a choisi la démolition plutôt qu'une réhabilitation. Divisé en dix lots à vendre aux promoteurs, l'ancien quartier est depuis décembre livré aux pelleteuses et bulldozers. Des fresques colorées peintes sur des petits bâtiments murés aux toitures défoncées rappellent, nostalgiques, une histoire qui devient gravats, boue, poussière.

## De l'oubli à la ZAC

Un des membres de la municipalité du 18<sup>e</sup>, à qui nous parlions de la Moskowa, nous disait: «Quand on a des responsabilités municipales, on doit tout de même s'interroger sur ce que sera tel ou tel quartier dans vingt ans, et prendre à temps les mesures qui s'imposent.» Vrai ! Il disait cela pour justifier la démolition de ce quartier devenu vétuste. Mais, incurie des politiques, des urbanistes et probablement des petits propriétaires, la Moskowa déclarée insalubre en 1938 aura attendu



Thierry Nectoux

Des fresques colorées peintes sur les vieux murs.

cinquante ans avant de susciter l'attention.

C'est en 1988 en effet que la ZAC Moskowa a vu le jour. En décembre 1991, le Conseil de Paris décidait d'engager résolument un programme de rénovation. Depuis, comme le rappelait récemment *Espoir 18*, le journal d'Alain Juppé, les projets ont avancé sous la conduite de la SEMAVIP : à la place de l'ancien passage du Poteau, il y aura 38 appartements PLA, un «foyer-soleil» de 50 studios pour personnes âgées, livrés début 96. A la place des actuels bâtiments de trois étages, il y aura des immeubles de sept étages (21 mètres de façade sur le boulevard

Ney). *Espoir 18* mentionne également le relogement des habitants «aux ressources modestes» dans les HLM de Paris. Depuis 1992, soixante-dix familles ont déjà été relogées. Le journal de Juppé annonce également sur un des lots acquis par la SEMAVIP la construction de deux salles de sport (boxe, escrime) et quinze chambres avec un appartement thérapeutique géré par le Bureau d'aide sociale. En clair, pour la mairie, ça roule !

## Il y avait d'autres solutions

L'association *la Moskowa*, association d'habitants présidée par Louis Bastin, a six ans durant

contesté cette ZAC. Constatant comme tout un chacun la vétusté du quartier (dans certaines maisons, absence de tout-à-l'égout et de sanitaires, humidité et étroitesse des logements...), elle avait, avec l'appui de l'école d'architecture de Paris-la Villette (UP6), proposé une restauration du quartier au lieu de sa démolition.

L'architecte Pierre Stetten, responsable de la réhabilitation du vieil Ancey, déclarait: «*La Moskowa est un modèle d'organisation sociale qu'il faut préserver au maximum.*» Il proposait un schéma d'aménagement «diffus» autorisant la construction de près de 15.000 mètres carrés de plancher neuf pour 8.000 détruits ; il proposait de réhabiliter les biens préemptés par la Ville dans des bâtiments sains (près de cent logements étaient dans ce cas), de détruire les bâtiments vétustes, de créer des aérations, des passages et des équipements locaux, dans le respect du style du quartier et de l'urbanisme ambiant (piétonnier), de faciliter les échanges ou l'accession à la propriété sur place pour les expropriés, et surtout d'instaurer une véritable concertation avec les habitants.

Ainsi, une bonne partie (40 %) des 180 logements de la Moskowa seraient restés debout. Mais la phrase de l'empereur Charles Quint, qui défendit au XVI<sup>e</sup> siècle

*suite page 4*

## Moskowa, histoire d'un ancien coin de campagne à Paris

**1860.** Haussmann agrandit Paris. De riches propriétaires cèdent les terrains cultivés. La Ville de Paris les rétrocède à leurs occupants ou à des immigrés venus des provinces françaises, ou d'Italie et d'Espagne. Les chemins pavés deviennent des rues étroites (1,20 m) bordées de petites maisons dont beaucoup seront à la fin du siècle surélevées en «immeubles de rapport». Ce trapèze de trois hectares va ainsi survivre, épargné par les axes urbains qui le ceignent, épargné aussi par les vagues de construction qui le joutent (HBM 1930, HLM 1960).

En **1938** déjà, il est déclaré insalubre (absence de voirie et de tout-à-l'égout). Puis le temps passe dans cet îlot oublié, peuplé de marchandes des quatre saisons, d'artisans, animé par quelques guinguettes, lieux de rendez-vous de forains, gitans et saltimbanques de la «zone». La population est généralement pauvre. L'âge et les maigres ressources des propriétaires, ainsi que les effets de la loi de 1948 qui ne permettaient pas d'augmenter les loyers, et l'indifférence des pouvoirs publics, expliquent la dégradation. L'usure gagne ; dans les étroites ruelles, les eaux usées s'écoulent dans une rigole centrale ; l'humidité est partout. Mais les habitants s'accrochent : loyers dérisoires, disposition de petits jardins, convivialité. L'inconfort est

compensé par le droit de vivre, à Paris, dans un village tranquille.

A partir de **1974**, et en vingt ans, cinq sociétés vont se succéder au chevet du quartier. De 1974 à 1976, la Ville de Paris confie à la *Sonacotra* une étude de réhabilitation du quartier ; trois ans d'études (610.000 F) restent lettre morte. En 1979, la *Sémaroise*, société d'HLM, prend le relais ; l'étude, sérieuse, menée par l'Agence nationale d'amélioration de l'habitat, propose une réhabilitation- restauration remarquable ; mais le programme est brusquement interrompu après la démolition de quatre pavillons. En 1982, le *CRESPU*, spécialisé dans la réhabilitation des quartiers défavorisés, envoie une de ses filiales, l'*OCRA*, s'installer rue Belliard. Siège social fictif, études évanouies à la suite d'un scandale immobilier en octobre. En 1984, la société d'HLM *Travail et Progrès*, puis la *RIVP* (Régie immobilière de la Ville de Paris) enquêtent ; les subventions tombent, mais sans aucune conclusion, aucune décision.

En **1987**, la zone d'aménagement différé (ZAD) est abrogée. Et en **1988**, un projet ZAC Moskowa est confié à la *Semavip* (Société d'économie mixte d'aménagement de la Ville de Paris), ayant pour mission la «rénovation-

réhabilitation» dans le respect des caractéristiques du quartier (état du bâti, population, processus de relogement...).

**1990** : la *Semavip*, malgré l'incarcération de son directeur général pour escroquerie dans le cadre d'une autre ZAC, étudie encore. On parle de moins en moins de réhabilitation et de plus en plus de démolition. L'association de défense de la Moskowa voit son contre-projet refoulé par la Mairie de Paris.

**1991** : Ouverture de l'enquête d'utilité publique. Malgré les avis défavorables de tous les habitants, le commissaire enquêteur conclut à la validité du projet en y proposant des aménagements. En décembre, la mairie l'accepte. En **1992** le préfet déclare l'utilité publique de l'opération.

**1994** : Malgré les ultimes guérillas juridiques des défenseurs de la Moskowa, les acquisitions foncières se poursuivent. Les bulldozers et les grues sont là.

(Sources principales : une revue de presse réalisée par l'association *La Moskowa*, et l'article de Louis Bastin dans *Etudes foncières* n° 49, décembre 1990.)



Thierry Nectoux

Beaucoup d'habitants vivent à la Moskowa depuis très longtemps. (Ici, un imprimeur de la rue Angélique Compoin.)

### Suite de la page 3

la mosquée de Cordoue contre ceux qui voulaient la transformer en cathédrale, «Ne commettez pas l'irréparable, ne détruisez pas ce que l'on ne voit nulle part pour construire ce que l'on voit partout», n'aura pas été entendue par la Mairie de Paris. L'association de défense de la Moskowa qui en avait fait sa devise a tenté de négocier, de sauver ce qui pouvait l'être. Roger Chinaud leur répondit: «C'est à la mode aujourd'hui de faire de l'écolo. Mais le bâti de la Moskowa n'offre pas un témoignage historique tel qu'il doive être préservé.»

Il est vrai que ni Utrillo, ni Van Gogh et autres hommes célèbres n'ont habité la Moskowa. Ne vivaient là que des petits artisans, des ouvriers, des immigrés et plus récemment des gens parmi les plus pauvres de Paris. Mais la plupart des habitants étaient très attachés, sentimentalement, à ce quartier qui ne ressemblait à aucun autre; certains y vivaient depuis leur enfance...

### Des promesses non tenues

La bataille de la Moskowa, gagnée en Russie par le maréchal Ney, avait donné son nom au quartier. La «seconde bataille de la Moskowa» fut perdue en juin 1992 quand l'association perdit son procès contre la Ville de Paris. Ils avaient tout fait : information régulière des habitants, sponsoring d'une moto sur le Paris-Dakar fin 1989, ouverture d'une «maison de la concertation» avec l'appui du parti des Verts en 1990, manifestations, peinture de fresques sur les vieux murs, fêtes musicales avec l'appui de groupes tels que *la Mano negra* et d'autres en 1991 et 1992, ateliers pour les enfants le mercredi animés par des bénévoles (au 33 rue Bonnet), recours juridiques... Ils ont été soutenus par une bonne partie de la presse, par des artistes, par les écologistes, avant que, faute d'être rénové, le quartier pourrisse peu à peu. Les intimidations contre l'association, une arrestation brutale de son président Louis Bastin en 1993 ont également ponctué cette période.

Aujourd'hui ce dernier constate, amer, que les ultimes promesses de

la Ville de Paris ne sont pas tenues. «La concertation n'a pas été réelle. La SEMAVIP démolit sans avertir les voisins». Il ajoute: «La mairie de Paris s'était engagée à un réexamen de la procédure sur la recommandation du commissaire enquêteur. Ainsi un immeuble situé au 35 rue Bonnet, très bien entretenu et dont les loyers sont très modérés, pourrait être sauvé.»

### Relogés en banlieue

La SEMAVIP, qui a reçu des millions de francs pour réaliser les expropriations ou négocier à l'amiable le rachat des parcelles, ne joue pas vraiment son rôle. Elle a installé un préfabriqué Algeco au 1 rue Bonnet, ouvert seulement deux jours et demi par semaine. Les indemnités d'expropriation sont fluctuantes : fortes pour ceux qui se défendent bien, spoliatrices pour d'autres. 50 % des expropriations ont été accomplies.

Enfin, autre grief de l'association La Moskowa : «650 familles vivaient à la Moskowa en 1974. Cinq cents sont parties peu à peu, craignant pour leur tranquillité, une centaine seulement ont été relogées ; la plupart dans Paris, c'est vrai, mais aux dernières qui restent on propose des logements en lointaine banlieue.»

La Moskowa a alimenté la nostalgie des amoureux de Paris. Mais le plan d'aménagement voulu par la Mairie sera réalisé. Il prévoit 41.000 mètres carrés de logements, d'une hauteur de 18 mètres dans le centre et 27 sur le pourtour, la construction de 7000 mètres carrés de bureaux, un groupe scolaire, un foyer pour personnes âgées, un parking de deux cents places, un centre de sport et un grand jardin.

Dans ce jardin, verra-t-on ce tilleul, situé cité de la Moskowa, sous lequel des générations ont chanté, ri, dîné l'été dans un jardinet ? L'esprit des lieux aura disparu, hélas.

Ironie de l'histoire, les promoteurs ne se précipitent pas pour acheter les lots mis en vente par la Ville de Paris. Au lieu du dernier village de Paris, nous risquons d'avoir durant des années encore des grues et des terrains vagues entourés de palissades..

Jean-Yves Sparfel

Plus de mille signatures ont déjà été réunies sur une pétition lancée dans le quartier de la Goutte d'Or par un collectif d'associations, en faveur de Samia Mahfoudia. Mme Mahfoudia, de nationalité algérienne, est une mère de cinq enfants, tous de nationalité française, qui vit à Paris depuis treize ans mais se trouve dans une situation dramatique. Sa famille habite un logement minuscule (35 m<sup>2</sup>), insalubre, dangereux pour la santé des enfants dont l'un déjà souffre de saturnisme. Samia Mahfoudia est dépourvue d'un titre de séjour en règle, elle ne peut donc obtenir un logement décent ; mais quand elle veut faire régulariser sa situation et obtenir une carte de séjour (à laquelle elle aurait droit compte tenu de ses enfants), on le lui refuse car elle ne peut justifier d'un logement suffisant. C'est un cercle vicieux.

Les associations qui la soutiennent ont décidé de mettre l'accent sur son cas car il est représentatif des incohérences et injustices de l'administration.

### Le square Serpollet va être agrandi

Ouvert au public en 1982, situé entre la rue des Cloys et la rue Marcadet, le square Léon Serpollet, espace vert de 12.600 m<sup>2</sup>, a été étendu à deux reprises en 1988 et 1991. Avec ses jeux d'eau, ses toboggans, il fait la joie des enfants. Son aménagement a tenu compte de la forte dénivellation du terrain entre la rue des Cloys et la rue Marcadet. Trois terrasses aménagées sont reliées entre elles par des escaliers.

Le square va encore être agrandi de 2.500 m<sup>2</sup>. Sur une partie très encaissée par rapport au jardin existant, une allée-jardin en contrebas sera installée. Cette promenade sera agrémentée d'une végétation variée de plantes vivaces et arbustives. Des arceaux métalliques recouverts de plantes grimpantes ponctueront le tout. Une nouvelle ouverture sur ce jardin sera mise en place dans l'immeuble en construction au 164 rue Marcadet. Les travaux s'élevant à 4 650.000 francs ont été approuvés par le conseil d'arrondissement du 16 septembre dernier.

J.Y. R.

Samia Mahfoudia n'est malheureusement pas la seule à connaître ces problèmes inextricables.

L'idée de cette campagne de soutien est née lors d'une réunion qui s'était tenue le 24 novembre, au 28 rue Laghouat, et qui avait rassemblé plus de cent personnes sur le thème *Vivre sous les lois Pasqua, c'est quoi ?* Entre les témoignages de répression, voire de violences, d'injustices, de situations ne respectant pas les droits de l'homme, il y eut matière à débattre. Car ces lois sont multiples, de la réforme du code de la nationalité à la mise en place de dispositifs de surveillance de plus en plus élaborés, créant un climat insupportable de méfiance et d'exclusion pour toute une partie de la population, français et étrangers.

Cette réunion ne voulait pas être un simple témoignage. On y a réfléchi à la mise en place d'un réseau de vigilance et d'entraide sur le quartier : savoir à qui s'adresser, comment se défendre, comment informer, briser les solitudes... C'est pourquoi, à la suite de cette réunion, un certain nombre d'associations se sont retrouvées en décembre et ont mis sur pied un système de coordination et d'alerte pour intervenir sur tous les cas d'urgence qui leur seraient signalés. Il s'agit pour le moment des associations *Accueil et Promotion*, *MRAP*, *SOS-Racisme*, *Ligue des Droits de l'Homme*, *CATRED*, *Ras l'Front*. La défense de Samia Mahfoudia est leur première action concrète commune. Il y en aura d'autres.

(Renseignements : *Accueil et Promotion*, 28 rue Laghouat.)

### Colloques et conférences

• Sur le thème *L'exclusion progresse, comment vivre ensemble*, la Maison Verte (127, rue Marcadet) organise, avec *Christianisme social* et *Réforme*, un colloque auquel participeront Guy Aznar, sociologue, auteur notamment du livre *Travailler moins pour travailler tous*, des syndicalistes, des gens du monde de l'entreprise, des responsables associatifs. Les 28 et 29 janvier. Droit d'inscription 40 F. Tél. 42.54.61.25.

• L'association *La Maison de toutes les couleurs*, qui travaille sur l'accueil et la médiation culturelle des familles d'origine immigrée, poursuit son cycle de conférences à la Halle St Pierre (2, rue Ronsard). Après *Enseigner dans une banlieue chaude* et *La mémoire des guerres coloniales chez les jeunes de parents immigrés maghrébins*, le thème sera le 17 janvier *Le sentiment de désappartenance* et le 14 février *Les grands parents, quelle transmission ?* (à 20 h, 50 F pour les adhérents, 100 F pour les non-adhérents. Renseignements : 42.55.32.24.)

# Le quartier de La Chapelle face à l'irruption du trafic de crack

**E**n quelques semaines, c'est devenu le sujet de conversation numéro un dans le quartier de la Chapelle : la drogue. Sur les marchés, chez les commerçants, dans les rues, dans les rencontres et réunions, tout le monde en parle.

Il faut dire que l'irruption brutale, au début de novembre, du trafic de crack dans les rues qui avoisinent le métro Marx Dormoy, a été spectaculaire. Ce trafic avait auparavant son centre à Stalingrad, autour de la rotonde de la Villette. En octobre, les habitants de ce quartier, saisis de ras-le-bol, ont multiplié pétitions et manifestations pour que la police intervienne. La police est intervenue, les dealers et les consommateurs de drogue ont été chassés de Stalingrad. Que s'est-il alors passé ? Ils sont allés quelques centaines de mètres plus loin, entre la rue Pajol, la rue Marx Dormoy et le square de la Madone.

Les premiers à s'en apercevoir ont été les gens qui partent à leur travail dès les premiers métros, et les commerçants qui ouvrent très tôt le matin. «*Ce matin, nous raconte l'un d'eux, ils étaient plus de cent sur le trottoir, ici devant, à attendre leur dose. Et ce n'est pas exceptionnel. Ça fait tout de même peur...*»

«*Ça se passe dans la cour au pied de mon immeuble, ou bien sur le trottoir sous mes fenêtres, explique un habitant. Le trafic se fait ouvertement, au vu et au su de tout le monde. Et les effets du crack, je vous assure, c'est impressionnant. Dès qu'ils ont pris leur dose, ils délirent, ils sont comme fous.*»

Il y a longtemps qu'un peu de drogue circule dans le quartier mais, jusqu'à ce mois de novembre, jamais de façon aussi massive et voyante. Le quartier s'est senti agressé. Dire «le quartier» n'est pas une figure de style : il y a eu véritablement une

sorte de réaction collective.

Un commerçant a parlé de constituer une milice - sans aller, heureusement, au-delà des paroles. Un habitant a lancé de sa propre initiative une pétition au ton très dur, sur laquelle il affirme avoir recueilli 2000 signatures en une vingtaine de jours.

Une délégation, comprenant notamment des commerçants et des représentants d'associations, a pris contact avec le commissaire Parent, chargé de la police judiciaire dans l'arrondissement. «OK, nous allons intervenir. Mais je ne garantis pas qu'il n'y aura pas de bavures, c'est très difficile à éviter», a répondu en substance le commissaire.

Il y en a eu en effet. Un jour, des inspecteurs, alertés par un coup de téléphone d'un voisin, se sont précipités sans préavis sur un groupe de jeunes, les ont maîtrisés, menottés, armes dégainées. Mais les jeunes n'étaient pas des dealers, simplement quelques désœuvrés qui traînaient dans la rue.

«Vous dites que la répression ne règle pas tout, a confié le com-

missaire à l'un de ses interlocuteurs, que la prévention est indispensable. Je ne dis pas le contraire mais la prévention, c'est le travail d'autres services publics, ou des associations, pas celui de la police. Mes gars ne sont pas formés pour ça».

Les partis politiques se sont emparés de l'affaire. Le RPR a diffusé un tract, le PS aussi. Un samedi matin, au marché de l'Olive, on a vu débarquer un énorme groupe du Front national, des diffuseurs de tracts escortés d'une quarantaine de gros bras du service d'ordre, crânes rasés, épais gants noirs aux poings, démarche menaçante de catcheurs. «Ils font aussi peur que les dealers» commentait un passant.

Une dame raconte qu'elle a assisté un matin à une violente algarade entre des dealers et des immigrés du foyer Soundiata de la rue Marc Séguin, qui ne voulaient pas que le trafic s'installe devant chez eux. «*On les comprend, commente-t-elle, ils travaillent toute la semaine, ils n'ont pas envie d'être embêtés avec ça.*»

Certains évoquent, sans pouvoir

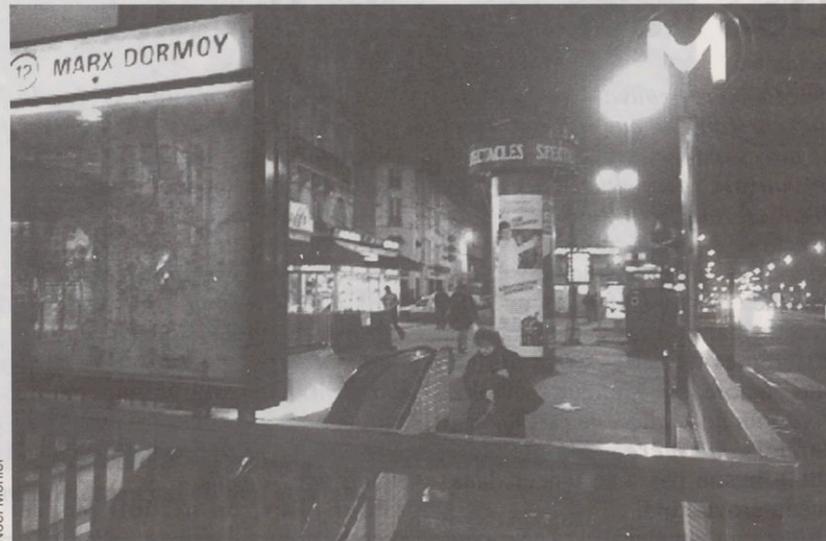
citer de chiffres vérifiables, une augmentation des cambriolages. Quelqu'un dit qu'il a vu, square de la Madone, des dealers attaquer violemment un travesti. Un d'autre donne une version différente de l'incident : des jeunes du quartier s'en seraient pris à quelqu'un qu'ils prenaient pour un dealer -et qui ne l'était peut-être pas... Allez savoir.

Des habitants accusent le centre d'assistance humanitaire aux toxicomanes intitulé *La Boutique*, rue Philippe de Girard, d'être responsable de cet afflux de drogués. Or, s'il est sans doute exact que les responsables de La Boutique ne se sont pas assez préoccupés de leurs relations avec leur environnement, il est aussi vrai qu'ils veillent rigoureusement à ce qu'aucun trafic n'ait lieu dans leurs locaux. Et La Boutique existe depuis plus d'un an, alors que l'irruption du crack dans le quartier s'est produite il y a à peine deux mois.

L'action de la police a eu des résultats. Des saisies de drogue, dont certaines importantes, ont été opérées, des arrestations effectuées. Il semble (à vérifier) qu'au bout de plusieurs semaines le trafic commence à diminuer.

«*Cela ne fait que déplacer le problème, j'en suis conscient, nous dit Frédéric de Bresson, président de l'Association La Chapelle. Si le trafic s'éloigne de chez nous, sans doute on le retrouvera demain vers la porte de Saint-Ouen ou ailleurs. Le problème de la drogue ne peut être réglé que par des actions de fond, de très longue haleine. Mais que le trafic ne soit pas concentré durablement dans le même quartier, c'est en soi une chose nécessaire : il faut éviter que se crée ici ou là, à Stalingrad ou chez nous, un effet ghetto dont tout le monde aurait à souffrir.*»

N. M.



Métro Marx-Dormoy, 6 heures du matin.

**CE JOURNAL NE PEUT VIVRE QUE GRACE À SES LECTEURS. POUR QUE LE 18e DU MOIS CONTINUE, SOUTENEZ-NOUS**

- Je m'abonne au 18e du mois : un an (onze numéros), 130 F.
  - Je m'abonne et j'adhère à l'association des "Amis du 18e du mois" : 230 F (130 F abonnement + 100F cotisation).
  - Je souscris un abonnement de soutien : 500 F (130 F abonnement + 370 F cotisation de soutien).
- (cochez la formule que vous avez choisie)

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

Découpez ou recopiez et envoyez, avec le chèque libellé à l'ordre de "Les Amis du 18e du mois", à l'adresse : Le 18e du mois, 7, rue du Ruisseau, 75018 Paris.

## Un concurrent : la Gazette de Foyatier

Le 18e du mois accueille la loyale concurrence et salue les rédacteurs de la Gazette de Foyatier, journal trimestriel conçu et réalisé par les élèves de l'école primaire du 1, rue Foyatier. Le premier numéro de l'année scolaire 1994-95 vient de sortir : 22 pages, chacune écrite par une classe différente, du CP au CM 2. On y trouve plein de dessins, des poèmes, des petites histoires, des gags, des jeux, des reportages sur l'atelier-théâtre, un spectacle de marionnettes vu par le CE 1 A, les séjours en classes d'environnement des CM 1 et CM 2... mais aussi des articles sur le quartier et une page culturelle, avec les peintres Toulouse-Lautrec et Suzanne Valadon en vedettes.

Il y a aussi un dossier Sida réalisé par le CM 2 A qui a participé à la journée mondiale contre le Sida à l'école d'infirmières de l'hôpital Bichat. Le journal, d'ailleurs, qui est vendu 5 francs, en reverse 2 par exemplaire à la lutte contre le Sida.

## Une halte-garderie qui n'oublie pas les handicapés

L'Association pour l'éducation thérapeutique et la réadaptation des enfants infirmes moteurs cérébraux créera en février une halte-garderie au 2-4 rue Frédéric Schneider. Dans ce quartier entre Clignancourt et porte de Saint Ouen, une pratique nouvelle verra le jour : partager entre enfants valides et enfants infirmes moteurs cérébraux des activités éducatives, un échange, une socialisation. En associant les parents à son fonctionnement, ce lieu de vie animé par des éducateurs, avec l'appui extérieur de kinés, d'orthophonistes et de rééducateurs, permettra une nouvelle organisation de l'éducation thérapeutique, notamment pour aider au mieux ceux dont les difficultés cérébrales entravent plus ou moins la motricité. Ce rôle actif des parents poursuit une expérience menée depuis 1983 dans le 13e arrondissement par la même équipe avec la halte-garderie Trotte-lapins. Bienvenue dans le 18e.

François Florès

• Contact : APETREIMC,  
45.54.29.99.

## Sapins norvégiens place Jules Joffrin

Un grand sapin de 15 mètres et deux petits ont célébré décembre et Noël place Jules Joffrin, devant la mairie du 18e. Pour la septième année consécutive, ils venaient de la commune de Sandnes, située sur la côte sud-ouest de la Norvège.

C'était le symbole d'une sorte de jumelage qui ne peut pas dire son nom (puisque le 18e n'est pas une commune mais seulement un arrondissement) mais qui se concrétise aussi par des échanges culturels.

Pour l'inauguration du sapin le 3 décembre, un visiteur de marque était là : Bjorne Tore Godal, ministre des Affaires étrangères de Norvège, au côté d'Alain Juppé, son homologue français.

Cela se passait quelques jours après que les Norvégiens aient par référendum dit non à leur entrée



De gauche à droite : le ministre norvégien, puis Juppé, masquant en partie le maire de Sandnes, Roger Chinaud, Hervé Mécheri, Mme Sainte-Rose et derrière elle, à demi-caché, Daniel Vaillant.

dans la Communauté européenne. Juppé et Godal s'éclipserent de la mairie avant la fin du vin

d'honneur : ils avaient certainement des choses à se dire en privé.

## PAROLES DE MOMES

A deux pas du métro Blanche, des enfants apprennent à être acteurs à *Acte neuf* (1). Un mercredi, nous avons rencontré des apprenties-comédiennes. A 10-11 ans, elles parlent du théâtre et de plein d'autres choses...

## Des «accros» du théâtre

« Ma mère trouvait que j'étais trop comédienne, que je faisais trop de farces alors elle m'a demandé si je voulais faire du théâtre. Le premier cours m'a plu alors j'ai continué à en faire depuis trois ans. » Les raisons de monter sur les planches pour Jennifer, petite mais grande par la malice, sont bien différentes de celles de Mélodie, plus élancée, qui explique : « Avant, j'étais un peu timide. Je me cachais derrière ma mère. » Maintenant, elle n'hésite pas à se lancer dans une improvisation.

Elles sont maintenant «accros» du théâtre. Mais pas les garçons, complètement absents de ce cours. Explications : « Quand ils deviennent plus grands, ils ont honte de se montrer car plus de personnes les connaissent. »

Et le théâtre dans la vie de tous les jours, ça leur sert à quoi? « On peut s'exprimer à la maison, faire des petites pièces aux parents. Et puis, à l'école, on est moins timide. » Alors, elles vont continuer très longtemps à faire du théâtre? Pas sûr... « si on a un travail qui prend beaucoup de place ». Mais elle ajoute : « Je veux être avocate au barreau et j'en ai besoin de parler pour défendre les gens ». La future avocate pose le problème du coût des cours de théâtre. « J'ai une copine qui fait des pièces à partir

de livres empruntés à la bibliothèque. Elle ne peut pas se permettre de se payer des cours. »

Céline a, elle, envie d'en faire son métier, fascinée par « ceux qui s'expriment à la télé. » « C'est pas *Hélène et les garçons* », glisse sa voisine. « C'est un métier assez difficile, explique Céline, mais en même temps, ça doit être très amusant ». Répartie d'une copine, moins enthousiaste : « Tu ne rigoleras pas en pleine scène, surtout si tu fais une tragédie. »

Pour elles, on ne doit pas se prendre trop au sérieux. « Une fille de ma classe a joué dans *La famille Adams*. Après, elle a eu la grosse tête. Elle prenait toutes les choses à la mode. Elle n'était plus fréquentable car elle se vantait sans arrêt. » Et pourtant, toutes ou presque essaient de dénicher un casting. Oui mais attention, « c'est pour le plaisir, pas pour l'argent. » Un propos catégorique nuancé par Jennifer : « D'un côté, tu as envie de te montrer à la télé. » Comme si les planches des théâtres étaient le passeport pour les plateaux de télé qui font tant rêver à dix ans.

Recueilli par Noël Bouttier

(1) Cours également pour des adultes. Contact : 6 bis, cité Véron (42 55 97 39).

## La maternelle rue du Mont-Cenis sera fermée durant un an

L'école maternelle du 77 rue du Mont-Cenis sera fermée durant l'année scolaire 1995-96 en raison de travaux qui devraient la porter de cinq à sept classes. En effet, le déménagement de l'antenne de police qui la jouxte permettra d'une part l'extension de l'école, d'autre part celle des services du Bureau d'aide sociale. Mais cela nécessite des aménagements importants, dont le coût actuellement prévu sera d'environ 33 millions de francs. Que deviendront les enfants durant la fermeture de leur école ?

M. Chinaud, maire du 18e, nous a indiqué qu'un système de transport scolaire serait mis en place pour les emmener chaque matin dans d'autres locaux provisoires, comme cela avait d'ailleurs été fait il y a deux ans durant les travaux de rénovation de l'école maternelle de la rue André Del Sarte.



Sabacel

DU MOIS

## Le plus grand cinéma du monde était place Clichy

**N**e venez pas à Paris sans voir le Gaumont Palace, le plus grand cinéma du monde : Hippodrome, place Clichy, affirmait la publicité. Il n'est pas certain que le Gaumont Palace fut tout au long de sa vie «le plus grand cinéma du monde», mais ce qui est sûr c'est que, place Clichy, à l'angle des rues Caulaincourt et Forest s'élevait l'un des plus beaux temples jamais dédiés au 7e art.

A l'origine, le lieu n'était pas un cinéma mais un gigantesque hippodrome inauguré le 18 mai 1900, à l'occasion de l'Exposition universelle. Le spectacle inaugural était interprété par deux cents artistes, cinquante chevaux et six éléphants et pouvait être vu par cinq mille spectateurs. Des films sont projetés dans l'Hippodrome à partir de

1908 mais il ne devient un véritable cinéma qu'en 1911, après son rachat par Léon Gaumont.

La première séance se déroule le 11 octobre 1911 avec au programme une oeuvre burlesque de la série Onésime et un grand film de Louis Feuillade, *La Tare*. Le tout est entrecoupé par des attractions de danseurs et d'acrobates et, comme il était de règle dans les cinémas de prestige à l'époque du muet, accompagné par un orchestre symphonique. Celui du Gaumont Palace ne comportait pas moins de 60 musiciens sans compter celui qui s'occupait des grandes orgues qui furent une des principales attractions du cinéma. La salle, construite dans le style pompéien alors en vogue, pouvait contenir 3 400 spectateurs sur deux niveaux.



Le Gaumont Palace au milieu des années 50.

L'arrivée du cinéma parlant amena Léon Gaumont à complètement réagencer la salle au tout début des années 30. L'écran est agrandi pour atteindre la superficie incroyable de 200m<sup>2</sup>, le projecteur a une puissance lumineuse de 55 000 bougies, on installe une fontaine de lumière, l'extérieur est refait en granit poli rose, les sols du hall en marbre noir, les murs sont repeints en jaune vif et le nombre des sièges est porté à 6 000 !

Après la Seconde guerre mondiale, les attractions disparaissent mais de nouveaux procédés de reproduction sont expérimentés : triple projecteurs pour le fameux *Napoléon* d'Abel Gance, écran courbe de 35 mètres de base, pellicule 70 mm... Mais ces innovations ne suffisent pas à remplir chaque soir la gigantesque salle. Surtout que, peu à peu, la télévision s'est installée dans les foyers.

Le 21 mai 1971, le conseil d'administration de la firme à la marguerite, qui a besoin d'argent décide de fermer et de vendre le Gaumont Palace. Cette décision est motivée par «la disproportion entre les résultats potentiels et la valeur du terrain». On ne saurait être plus clair. Le Gaumont Palace comme tant d'autres salles de cinéma parisiennes est victime de la spéculation immobilière. Il est rasé en 1972. Sur ses ruines s'élève aujourd'hui un hideux bâtiment qui abrite, en sous-sol, un magasin Castorama bien pratique pour les bricoleurs du quartier mais qui aurait sans aucun doute pu être installé ailleurs, une galerie marchande sinistre et deux hôtels sans âme. Un beau gâchis...

## LE 18e AU GÉNÉRIQU

Il y a des villes plus «cinégéniques» que d'autres, comme on dit, des villes qui passent bien à l'écran. Et dans ces villes, des quartiers aimés du cinéma. Le 18e est de ceux-là, si on en juge par le nombre de films qui y situent leur action en totalité ou en partie.

Nous ne prétendons pas en donner la liste complète : il y en a des centaines, et des milliers si on compte les courts-métrages. Chacun peut s'amuser à faire sa liste en puisant dans ses souvenirs. Voici la nôtre.

### Au temps du muet

Dès les premiers films de fiction cherchant à donner un cadre réaliste à leur action (que ce soit dans le sentimental, le tragique, le comique ou le mélodrame), le 18e apparaît. Entre autres :

- Les victimes de l'alcoolisme* (1902), d'après *L'Assommoir* de Zola.
- L'Assommoir* (1908), nouvelle version.
- Fleur de pavé* (1909), où Mistinguett débute au cinéma.
- Onésime débute au théâtre* (1913), film

## Salles de cinéma : et le désert avance

La réouverture du Pathé Wepler et sa transformation en multiplexe de douze salles fin novembre 1993 (voir *Le 18e du mois* n° 2) a mis fin à une situation dramatique : le 18e arrondissement ne comptait plus qu'une seule salle de cinéma permanente, le mythique *Studio 28*, rue Tholozé, et deux autres lieux organisant très épisodiquement des projections cinématographiques : le *Trianon* sur le boulevard Rochechouart et le *Ciné 13*, la salle de Claude Lelouch située en haut de la prestigieuse avenue Junot.

Il n'en a pas été toujours ainsi. Au début des années 20, l'essentiel des cinémas parisiens était concentré dans les quartiers populaires de la capitale. Notre arrondissement en comptait près d'une vingtaine alors qu'il n'y en avait qu'un seul sur les Champs Élysées. En 1960, à la veille de la diffusion massive de la télévision, le 18e peut se targuer de posséder 34 cinémas. Dix ans plus tard, en 1970, il y en a encore 28. Mais la chute s'accélère et, en 1983, au moment où les foyers commencent à s'équiper en magnétoscopes et où le premier gouvernement socialiste envisage de créer une chaîne cryptée consacré au cinéma (qui est lancée l'année suivante sous le nom de *Canal +*), le 18e arrondissement a perdu plus de la moitié de ses salles et n'en compte plus que 16 qui, à deux exceptions près, vont fermer ou transformer leurs activités ces dix dernières années.

SUITE DU DOSSIER ►



Le cinéaste le plus fidèle au 18e pourrait bien être François Truffaut : depuis son premier film *les Quatre cents coups* jusqu'au *Dernier métro*, en passant par les films de la série « Antoine Doinel », *Baisers volés* et *Domicile conjugal*. Truffaut a d'ailleurs habité le 18e et il y est enterré (voir page 15).

Ci-dessus, en haut : *les Quatre cents coups*, le jeune Antoine Doinel (Jean-Pierre L aud) et son copain place Clichy. En bas : une scène fugitive de *Domicile conjugal* ; sur le quai du métro Barbès, Jean-Pierre L aud observe un étrange personnage qui ressemble à Monsieur Hulot.

burlesque de la série des *Onésime*, avec une course-poursuite sur le toit du Gaumont-Palace.

-*Fantomas*, de Louis Feuillade, 9e et 10e épisodes (1914).

-*Eldorado* (1921), de Marcel L'Herbier, avec un bal populaire à Montmartre.

-*Montmartre* (1922), d'Ernest Lubitsch.

### Les années 30

-*Sous les toits de Paris* (1930), de René Clair. Midinettes, employés, gamins des rues, un petit peuple de Paris léger, gouailleux et fortement idéalisé, dans un quartier qui ressemble à un village avec ses rues en pente, ses escaliers...

-*La Chienne* (1931), de Jean Renoir.

-*La Bandera* (1935), de Julien Duvivier. Le film commence à Pigalle où le policier Le Vigan pourchasse le truand Gabin ; mais celui-ci s'engagera dans la Légion où il trouvera sa rédemption. Le film était dédié « au colonel Franco », un an avant le coup d'Etat de celui-ci.

-*Fric-frac* (1939), comédie de Maurice Lehmann avec Arletty et Fernandel.

### Années 40   60

-*L'Assassin habite au 21* (1942), premier film de Clouzot. Une étrange pension de famille à Montmartre.

-*Macadam* (1946), de Marcel Blistène, avec Françoise Rosay. Un hôtel louche près de Pigalle.

-*Les Portes de la nuit* (1946), de Carné.

-*Antoine et Antoinette* (1946), de Jacques Becker. Ce film fit sensation à sa sortie : avec un ton nouveau, il montrait des gens ordinaires qui ressemblaient à des vrais.

-*Garou-Garou le passe-muraille* (1951), de Jean Boyer avec Bourvil. D'après Marcel Aymé.

-*Un grand patron* (1951), d'Yves Ciampi avec Pierre Fresnay. Dans un grand hôpital.

-*Moulin-Rouge* (1953), de John Huston. Toulouse-Lautrec dans un Montmartre de pacotille. Un film qui n'ajoute rien à la gloire de John Huston.

-*French-Canan* (1955), de Jean Renoir. Un miracle de fraicheur.

-*Gervaise* (1955), de René Clément. D'après *l'Assommoir* de Zola.

-*Bob le flambeur* (1956), de Jean-Pierre Melville. Une histoire du « milieu ».

-*La traversée de Paris* (1956), d'Autant-Lara, avec Gabin et Bourvil.

-*Les Quatre cents coups* (1959), de Truffaut. L'irruption de la « Nouvelle Vague ».

-*Un drôle de paroissien* (1963), de Jean-Pierre Mocky. Où l'on voit Bourvil piller les troncs du Sacré-Coeur.

-*Les mauvaises fréquentations* (1964), premier film de Jean Eustache.

-*La Vie à l'envers* (1964), premier film d'Alain Jessua.

-*Mata-Hari* (1964), de Jean-Louis Richard, avec

Jeanne Moreau.

-*Baisers volés* (1968), de François Truffaut.

-*Petit à petit* (1969), de Jean Rouch. Un ethnologue africain enquête sur les indigènes de la France. Savoureux.

### Années 70 et 80

-*Domicile conjugal* (1970), de Truffaut.

-*Elise ou la vraie vie* (1971), de Michel Drach. En pleine guerre d'Algérie, dans la Goutte d'Or boucl e par la police, l'amour d'une ouvrière française et d'un responsable du FLN.

-*Le Voyou* (1971), de Claude Lelouch.

-*Céline et Julie vont en bateau* (1974), de Jacques Rivette, avec deux longues promenades, dont l'une en patins à roulettes, dans les rues de Montmartre.

-*Monsieur Klein* (1976), de Joseph Losey avec Alain Delon.

## Neige et pleurs

Il y a cinq ans, disparaissait Juliet Berto. A 43 ans. Avec son compagnon Jean-Henri Roger, elle a signé, en 1980, un des plus beaux et des plus émouvants films sur notre arrondissement : *Neige*. Dans cette tragédie très précisément située sur le boulevard Rochechouart entre Pigalle et Barbès, se croisent musiciens, toxicos, travellos et immigrés film s avec beaucoup de tendresse et de justesse. Au milieu de cette population marginalisée, Anita, serveuse dans un bar, interprétée par Juliet Berto, tente d'empêcher le drame.

Quelques années plus tôt, Juliet Berto  tait « Chinoise, mangeuse de frites » devant la caméra de Jean-Luc Godard, comme le disait si bien Yves Simon dans sa chanson : *Au pays des merveilles de Juliet*. Elle fit aussi partie de l'équipage de Jacques Rivette dans le bateau de *Céline et Julie* et son nom est à l'affiche d'œuvres aussi emblématiques des années 70 que *Monsieur Klein* de Losey ou *Le Milieu du monde* d'Alain Tanner. La vie lui laissa encore le temps de signer deux autres longs métrages moins aboutis et situés loin de son 18e arrondissement : *Cap Canaille* (  Marseille) et *Havre* (dans la ville du même nom).

-*Le Locataire* (1976), de Roman Polanski. Un locataire nouvellement emménagé dans un immeuble du côté des Abbesses croit que ses voisins veulent le pousser au suicide. Inquiétant.

-*La Vie devant soi* (1977), de Moshe Mizrahi, avec Simone Signoret. D'après le roman d'Emile Ajar.

-*La Gr ce* (1979), de Pierre Tchernia. D'après Marcel Aymé.

-*Le dernier métro* (1980), de Truffaut. Sous l'occupation allemande, dans le « Grand Th atre Montmartre ».

-*Neige* (1980), de Juliet Berto.

-*Extérieur nuit* (1980), de Jacques Bral.

-*Les uns et les autres* (1980), de Claude Lelouch.

-*La Passante du Sans-Souci* (1981), de Jacques Rouffio. Le dernier film de Romi Schneider, bouleversante.

-*L'année terrible* (1984), de Claude Santelli. Sur l'année 1871.

-*Les Ripoux* (1984), de Claude Zidi. Situé à la Goutte d'Or, le meilleur film de Zidi. Il y aura une suite: *Ripoux contre ripoux*. ►

## Le dernier en date : Pigalle

Dans un univers très proche de celui de *Neige*, Karim Dridi vient de réaliser son premier long métrage intitulé *Pigalle*. Voici comment il présente, dans le dossier du film, son approche. «*Pigalle est sûrement le quartier le plus mythique de Paris. De ce respect pour les grands mythes et de mon amour pour la réalité est né Pigalle. (...) J'ai utilisé dans ma fiction des non-acteurs. Les habitants de Pigalle se sont plongés dans le film avec toute leur vérité. (...) Mon approche était de me faire accepter, puis de faire accepter l'équipe du film par les gens de Pigalle. (...) Pour bien réussir cette intégration, nous avons vécu avec toute l'équipe, pendant trois mois, dans un local abandonné de mille mètres carrés. Les habitants du quartier passaient nous voir, nous tournaient autour, nous testaient. Quand ils ont été sûrs que je ne ternirais pas leur image, alors seulement ils nous ont permis de tourner là où les autres équipes s'étaient cassé le nez. (...)*»

De ces bonnes intentions, il demeure surtout l'aspect mythologique de Pigalle. Et si effectivement quelques figures du 18e jouent dans le film, Karim Dridi nous montre un quartier qui ne serait peuplé que de truands, travestis, voleurs à la tire, danseuses de peep show, trafiquants d'armes et de drogues... Ce qui est, pour le moins, restrictif.

Cette réserve faite, *Pigalle* est une œuvre pleine d'énergie et très crue qui nous offre une galerie de portraits de personnages attachants embarqués dans une histoire de règlements de comptes. Le film sort à Paris le 1er février.

-*Black mic-mac* (1986), de Thomas Gilou. Une Goutte d'Or pétillante de drôlerie.

-*Lévy et Goliath* (1987), de Gérard Oury.

### Les années 90

-*Van Gogh* (1991), de Maurice Pialat. Quelques scènes dans une guinguette de Montmartre.

-*Les Arpenteurs de Montmartre* (1994), premier film de Boris Eustache, qui essaie sans y parvenir de retrouver le ton de son père Jean Eustache.

-*Tout le monde n'a pas la chance d'avoir des parents communistes* (1993), de Josyane Balasko.

-*J'ai pas sommeil* (1994), de Claire Denis. Inspirée d'un fait divers authentique, l'errance d'un tueur de vieilles dames dans un Paris surchauffé.

## Les Portes de la nuit

Après l'immense réussite des *Enfants du Paradis*, le tandem Jacques Prévert (scénario) - Marcel Carné (réalisation) entreprend en 1946 *les Portes de la nuit*. L'histoire se déroule en une nuit, du crépuscule à l'aube, entre le métro Barbès, le canal Saint-Martin, les voies de chemin de fer de la gare de l'Est et la rue de l'Évangile (avec son grand crucifix, qui existe encore, et ses réservoirs de gaz, qui ont disparu). Des décors à forte densité poétique, entièrement reconstruits en studio (ce qui fut une performance... et qui coûta fort cher). Le film était écrit pour Jean Gabin et Marlène Dietrich ; mais ceux-ci, qui venaient de mettre fin à leur histoire d'amour, étaient engagés ailleurs et n'avaient peut-être pas très envie de tourner ensemble. Ils furent remplacés par Yves Montand, dont c'était le premier grand rôle, et Nathalie Nattier. Montand est trop juvénile pour le rôle, Nathalie Nattier dénuée de présence. Ce problème de distribution affaiblit le film, qui cependant reste, pour ceux qui aiment le fameux «réalisme poétique» de Carné, une sorte de film-culte.



## Les studios Pathé

C'est en 1923 que le cinéma investit le 6 de la rue Francoeur. Rapid Film, la société des frères Nathan, y installe ses bureaux et des ateliers de tirage et de développement. En 1926, deux studios de tournage sont ajoutés au bâtiment qui compte alors une dizaine de niveaux entre le sous-sol et la gigantesque

terrasse de 500 m<sup>2</sup>. C'est déjà la fin du cinéma muet, mais, avant l'arrivée du parlant en Europe, Marcel L'Herbier réalise rue Francoeur *L'Argent*, son chef-d'œuvre. Dans les années 30, les studios tournent à plein. Des œuvres aussi mémorables que *La Vie est à nous* ou *La Marseillaise*, deux films très engagés de Jean Renoir, voient

## La grande école du cinéma est (provisoirement) rue Francoeur

L'immense portail en fer forgé, sur lequel trône l'enseigne Pathé-Cinéma avec son petit coq arrogant, se dresse au 6 de la rue Francoeur : les studios Pathé. Fermés depuis trois ans, ils ont enfin repris du service, et les lourdes grilles qui ont vu passer tant de célébrités sont, de nouveau, grandes ouvertes.

La cour à l'italienne n'a pas changé avec ses volées d'escaliers extérieurs, ses deux cages d'ascenseurs et les couloirs qui s'enfoncent mystérieusement derrière la façade. A gauche, un tag récent à l'effigie d'un Charlie Chaplin grimaçant : «*Dans le parfum indécent d'un rythme, nos fantômes urbains submergent les façades figées du quotidien.*» Les étudiants de la FEMIS (Institut de Formation pour les métiers de l'image et du son) ne

sont installés rue Francoeur que depuis septembre. La FEMIS, c'est la grande école du cinéma et de la télévision, celle qui forme les réalisateurs, les directeurs de l'image ou du son, les scripts, chefs monteurs, décorateurs, etc., créée en 1986 par la fusion de l'ancien IDHEC et du centre de formation de l'INA. On les a chassés, provisoirement, de leurs locaux du Palais de Tokyo, celui-ci étant en rénovation. Dans deux ans, ils y retourneront

Mais ici, rue Francoeur, personne ne semble pressé de partir. Le corps enseignant et les étudiants se sont approprié ces lieux magiques et chargés d'histoire. Ici tout est cinéma : le quartier d'abord, où le quotidien défile sans qu'on ait recours à des figurants. Et surtout, il y a ces studios, véritable labyrinthe en partie souterrain qui aurait pu servir de décors au *Metropolis* de Fritz Lang. Sous les étages administratifs, pas moins de trois salles de projection, des salles de montage, des ateliers, des régies et de vastes entrepôts. Et les responsables de l'école de vanter l'énorme table de mixage son-image «comme il y en a peu en France», tout comme la myriade d'éléments de décors. Dans les couloirs, un groupe d'étudiants fébriles pousse un chariot chargé de caméras, matériel de son et projecteurs.

Au second étage, le grand plateau de tournage fait plus de 600 m<sup>2</sup> ! On le traverse, ému. Des coursives sombres, encombrées de câbles, permettent de s'esquiver discrètement.

le jour dans ces lieux. Entre temps, en 1934, Nathan doit déposer son bilan et les studios Francoeur deviennent, à partir de 1936, la propriété de Pathé. La Seconde guerre mondiale porte un coup très dur à l'établissement qui ferme ses portes de septembre 1939 à janvier 1940. Et bien qu'on y termine en 1945 le tournage des *Enfants du Paradis* de Marcel Carné, les Studios Francoeur n'auront plus jamais une activité aussi importante que pendant les années 30.

Durant de nombreuses années Pathé loue les locaux à l'ORTF puis à la SFP. Un dernier film à gros budget y est réalisé partiellement en 1991, *L'Amant* de Jean-Jacques Annaud. La même année le puissant groupe Chargeurs rachète Pathé et arrête les activités de la rue Francoeur. On ne sait pas encore ce que sera l'avenir de ces bâtiments historiques.

Là, un plateau plus modeste de télé, avec trois caméras, où les élèves ont édifié un décor d'intérieur bourgeois. Ils sont quarante, étudiants à la FEMIS, et pas moins de quinze artisans électriciens ou menuisiers qui, avec eux, construisent ou démontent décors et matériel de tournage.

L'institut est public et ne pourrait fonctionner sans les 24 millions de subventions que lui accorde le ministère de la Culture, auxquels s'ajoutent 6 millions de taxes professionnelles. La FEMIS, c'est le *must* des écoles de cinéma.

Chaque porte semble receler un mystère. Cette loge porte un nom qui renvoie à nos rêves : Raimu. On entre. Gisent un fauteuil et un lavabo qui témoignent du passé. Mais les anecdotes sont vivantes et l'on se rappelle le caprice que fit Raimu qui exigea une baignoire dans sa loge si l'on voulait qu'il tournât...

Ici, l'école retrouve le passé du cinéma. Mais si, à terme, elle doit abandonner les lieux comme prévu, que deviendront les studios Pathé ? Il y a trois ans, on voulait les raser. Aujourd'hui, la mairie aurait fait une offre de rachat. Mais pour quoi faire ? On l'ignore. Dans la cour, un deuxième tag prévient : «*Silence, on tourne... pas rond.*»

Dossier réalisé par  
Sylvain Garel, Vincent  
Jacques Le Seigneur  
et René Molino

# Vidéo club de la butte

Location et vente  
Ouvert 7/7 de 14h à 24h



1

Plus de 4 000 k7 en location

2

Films en VO et en PAL

Hitchcock, Fellini, Elia Kazan, Pasolini, Marx Brothers, Akira Kurosawa

3

Vastes rayons de ciné-club

Des introuvables comme "Lola" de Jacques Demy, "Aventure à Paris" de Marc Allegret, etc, aux classiques tels que "Le monocle noir", "Le blé en herbe", "Les parapluies de Cherbourg", "Les tontons flingueurs", ...

4

Toutes les nouveautés

Comédies, policiers, drames, films français, etc ...

5

Location de lecteurs vidéo

180 F avec 3 cassettes au choix par 24 heures

Vidéo club de la butte

49, rue Caulaincourt 75018 Paris

Tél : 42.59.01.23.

et René Moineau  
Jacques Le Séigneur  
Sylvain Garel Vincent  
Dossier réalisé par



Extrait du dernier album de Tronchet, *le Quartier évanoui* : quelque chose qui ressemble à la Goutte d'Or... (Editions Glénat)



Jean-Claude Tergal et Raymond Calbuth, les deux crétiens favoris de Tronchet. (Editions Fluide Glacial)

## Mon 18<sup>e</sup>, par Didier Tronchet, auteur de bandes dessinées

Didier Tronchet habite au pied de la Butte Montmartre, rue Francoeur : «une rue qui monte et qui se nomme franc et coeur, quelle perspective de vie intéressante!» Auteur de bandes dessinées (les aventures de «Jean-Claude Tergal», celles de «Raymond Calbuth», sans oublier les calembours de «La bite à Urbain») son humour décapant préfère les anti-héros, braves paumés et idiots béats, et les décors dégingués. Né à Béthune en 1958, il est «monté» à Paris en 1989 et raconte son histoire d'amour avec la ville, le quartier :

### Paliers de décompression

«Habiter Montmartre, c'est un choix, plus qu'un choix, une volonté. Cela remonte à une fascination d'enfant. J'étais venu à Paris pour deux jours avec ma classe et j'ai découvert la ville, les monuments que j'avais vus au cinéma, les rues dont on parlait dans les livres et les chansons. C'était comme un rêve, un rêve impossible de jamais y habiter. Et vingt ans plus tard, je suis sur la Butte.

Cela s'est fait progressivement, comme un parcours initiatique, des paliers de décompression à rebours. J'ai d'abord habité à la lisière du 18<sup>e</sup>me, à la Fourche côté 17<sup>e</sup>me puis je suis rentré dans l'arrondissement, rue Ordener. J'ai contourné la Butte et je l'ai grimpée jusqu'à la rue Francoeur, numéro 5 face aux studios Pathé. Il y avait un bistrot, des lampadaires, des pavés... depuis, ils ont passé du bitume mais je

conserve pieusement un pavé, souvenir-fétiche du vieux Paris, que j'ai piqué avant... et il y a des marches descendant vers la rue Cyrano de Bergerac - j'ai été un peu déçu d'apprendre que ce n'était pas seulement un personnage de théâtre.

J'avais, j'ai toujours l'impression de vivre dans une carte postale, d'être passé de l'autre côté du miroir. Chez maman, dans le Pas-de-Calais, il y avait des gravures de Poulbot, des reproductions du Moulin Rouge. C'était pour moi mythique et je ne m'habitue toujours pas à habiter dans un mythe.

### L'harmonica sous la neige

J'aime tout et même le sommet de la Butte dévolu au tourisme de masse. Ça a un côté toc, c'est beau aussi le toc! Ça reste un endroit magique, porteur de l'énergie accumulée de tous les gens qui y ont vécu.

Ça reste habité. Une nuit d'hiver, il a neigé, je suis sorti me balader, la place du Tertre déserte ressemblait à Noël dans un dessin animé de Disney et j'ai rencontré un type qui marchait pieds nus, un autre qui jouait de l'harmonica, un couple d'amoureux...

Je fais constamment à pied ou en vélo des tours de Butte : des escaliers, des dédales, des virages, des impasses avec au fond une maison insensée, plein d'endroits incongrus. Pour un graphiste, Montmartre c'est le rêve : des perspectives bizarres, étonnantes, un désordre sympa, pas d'alignements, tout est tordu, sinueux.

### Le boulevard, la Méditerranée

Jusqu'à maintenant, mes décors venaient droit de mon héritage du Nord qui me hante encore et que je dois exorciser. Paris était trop frais et puis je me suis enfin lancé. Je viens de sortir *Le Quartier évanoui* avec Anne Sibran, ma copine, qui a écrit le texte. Nous avons inventé un quartier imaginaire à l'abandon qui va être démoli mais c'est à la fois Montmartre et la Goutte d'Or, l'un pas encore et l'autre déjà ravagé, saccagé, un montage des deux avec mise en scène de deux communautés : des vieux qui ne veulent pas s'en aller et une nouvelle population venue de l'autre côté de la Méditerranée et qui fait revivre le quartier autrement. Au début, ils sont ennemis et puis ils copinent parce que c'est ça la vie.

J'habite Montmartre, un village préservé, mais le 18<sup>e</sup>me, je le sais, c'est toute une ville, un univers complet, un modèle, une caricature de la fracture sociale... entre le luxe de l'avenue Junot et l'autre côté. Le boulevard Barbès, c'est comme une Méditerranée qu'on franchit dans un sens et dans l'autre.»

Recueilli par Marie-Pierre Larrivée

### RECTIFICATIF

Dans notre article sur le Studio 28 (voir notre n° 2), nous citions le nom d'Edgard Roulleau. En réalité, celui-ci est décédé, et c'est maintenant Jacky Roulleau, le fils de Georges, qui gère le Studio 28. Il nous indique qu'il a la volonté de faire vivre ce cinéma. C'est pour nous une très bonne nouvelle.

## Peintre de plafonds, peintre de

**G**uillaume Amossé est peintre : peintre-décorateur, peintre et décorateur. «Je peins des décors et je peins des corps» dit-il. Et en effet, il tient simultanément les deux bouts du pinceau, réalisant des peintures murales, des plafonds peints, toutes sortes de «panoramiques» et de «trompe-l'oeil» chez les particuliers comme pour les commerçants ou les entreprises, des décors sur toiles et bâches, tandis que, parallèlement, il poursuit une carrière de peintre à part entière en dehors de toute commande commerciale.

Guillaume a d'abord travaillé dans le cinéma (avec Bob Wilson) et le théâtre (avec Jérôme Savary), s'est un peu essayé à la réalisation de films et a découvert l'art du trompe-l'oeil, ce faux-semblant donnant l'illusion du relief ou de la profondeur, d'échappées sur un ailleurs dessiné.

Il a mis cette technique en oeuvre pour faire rêver d'espace ici et là : décoration de la chaîne des hôtels Adagio, peintures pour le parc Asterix, pour le parc Mirapolis, le festival du film de Biarritz, l'exposition «Opéra-Bulles» à la Villette, des halls d'immeubles, des brasseries, la salle de restaurant de Bercy...

Il a aussi «truqué» l'environnement de maints appartements : ainsi un mur aveugle qu'on croirait donner sur un jardin, un faux escalier montant sur une fausse terrasse, une porte blindée fermée mais où l'on voit ce qui serait si elle était ouverte...

Chez lui, rue Bervic, les plafonds s'ornementent de frises à la Tiepolo. Non loin, rue d'Orsel, le magasin de robes de mariées *Sur la terre comme au ciel* s'agrémentent d'une fresque allégorique où des angelots jouflus brandissent des ciseaux de couture...

Guillaume aime son métier mais il voudrait aussi s'en affranchir. «Quand je peins des trompe-l'oeil, j'éprouve du plaisir à y placer des difficultés, mais quand elles sont résolues, je m'ennuie parfois, alors que dans la peinture-peinture, on ne s'ennuie jamais, on découvre des choses en permanence, on s'étonne soi-même».

Noël Monnier



«Je sais que les gens veulent avoir chez eux quelque chose qu'ils comprennent, qui ressemble à quelque chose, qui leur ressemble», ajoute-t-il, «mais j'aimerais inverser le processus, ne plus être appelé comme peintre-décorateur, à la manière de ce qui se fait depuis le XVIIe siècle, mais comme peintre tout court et avoir carte blanche pour m'exprimer en couleurs sur leurs murs».

C'est pourquoi Guillaume Amossé consacre l'essentiel de son énergie, sinon de son temps, à «sa peinture» : des toiles écorchées vives à la limite de l'abstraction, des corps humains réduits à leur essentiel, la peau, les os, les tripes et le sexe, mêlant leurs couleurs et leurs cris en coulées de peinture. On peut voir quelques-unes de ses toiles à la galerie Archipel, 53 rue d'Orsel.

Riche et célèbre ? pas encore mais un contrebassiste de ses amis lui a prêté qu'il le serait avant ses 35 ans. Rien n'est perdu, il a confiance, il en a encore jusqu'à juin prochain!

M.P.L.

## «J'ai coiffé Marcel Cerdan»

**I**l avait 13 ans quand il est monté à Paris, de sa Bretagne, certifié en poche, apprenti-coiffeur - «J'étais trop petit encore et le fauteuil trop haut» - et depuis il est devenu vrai parisien, vrai montmartrois : Pierre Thomas a passé 40 ans de sa vie, de 1947 à sa retraite en 1987, dans le même salon de coiffure, rue Dancourt, «devenu restau indien, tout change !» et il vit encore à deux pas de là, place Charles Dullin (ex place Dancourt) à l'ombre du théâtre de l'Atelier, derrière «chez Odette», le salon de coiffure de sa femme.

73 ans, Pierre Thomas se souvient : «Montmartre-village et ses alentours avec ses petits marchés, ses voitures des quatre saisons, ses artisans et ses boutiques» et il déplore : «Les grandes surfaces ont tout mis sous l'éteignoir, tout monopolisé. Sur le boulevard, le contact de Tati a tout contaminé, ce n'est plus que Mac Do et marchands de tissus. Et puis les gens ont changé, ce ne sont plus les mêmes mais, bon, faut vivre avec le temps présent. J'ai une mère de 20 ans, elle s'en fout, elle doit avoir raison !»

Coiffeur pour hommes, Pierre Thomas en a vu défiler sur son fauteuil et jusqu'à Marcel Cerdan, un habitué. «Il venait voir son copain Paul qui avait un restaurant à côté. C'était un garçon gentil, cordial, copain avec tous. Il adorait le foot comme moi. En 1949, juste avant

de partir pour les Etats-Unis et tenter de reprendre son titre de champion du monde à La Motta (son avion s'écrasa au large des Açores), il était venu se faire coiffer et c'est dans mon fauteuil que les journalistes sont venus l'interviewer, lui photographier les poings».

Pierre Thomas a aussi coiffé des générations de petits garçons qui jouaient au foot sur la place dont «un petit qui promettait en foot mais il a préféré l'athlétisme... Michel Jazy».

Le foot, c'est important dans la vie de Pierre Thomas. Il a joué en club jusqu'à l'âge de 44 ans, 25 ans au même club, la Fidélité à Asnières, puis après avec l'AS coiffure. Et il raconte : «Pendant la guerre, les fritz m'avaient coincé pour le STO, ils m'avaient appris la soudure, moi un coiffeur, pour m'envoyer je ne sais où mais j'ai réussi à me faire faire une carte d'incapable. Pendant 4 ans, je n'ai pas osé aller au spectacle de peur des rafles mais ça ne m'empêchait pas le dimanche d'aller jouer au foot avec Carlo Nell, le chansonnier».

Quant à soutenir maintenant le PSG, bof. «Sur le papier, c'est la meilleure équipe mais moi, je vis avec ma jeunesse : Reims, le Racing... et puis je ne vais pas aller les voir au Parc, merci, pour me faire tuer par les supporters !»

M.P.L.

Au théâtre le Trianon

## La vie criminelle de Richard III

Sous-titrée *le Carnaval du pouvoir*, c'est une farce joyeusement macabre de Gabor Rassov, d'après Shakespeare, mise en scène par Pierre Pradinas. Après avoir aidé son frère Edouard à monter sur le trône d'Angleterre, le prince Richard se propose, dès le lever de rideau, d'occire méthodiquement tous les membres de la famille royale susceptibles de succéder à celui-ci. Ainsi il pourra réaliser son vœu : accéder au pouvoir, à condition toutefois que le roi son frère daigne lui céder la place en acceptant de succomber lui aussi. En attendant, il lui faut manœuvrer habilement pour rester au-dessus de tout soupçon.

Ni coeur ni conscience, Richard ne s'encombre pas d'états d'âme : «un esprit retors dans un corps tordu», telle est sa devise.

Richard III trouve dans ce spectacle un interprète à sa démesure : Denis Lavant (l'acteur des films de Léo Carax), tellement habité par le rôle qu'il nous rend crédibles ses pires extravagances.

• Jusqu'au 15 janvier (donc dépêchez-vous) à 20 h au Trianon, 80 bd de Rochechouart. 42.52.21.25.

## Au Bab'ilo : le jazz et ses bougies

Il est des endroits où le jazz est encore vert, et tricote des gambettes pour fuir la relégation aux oubliettes. Mais il faut pour le saisir une attention, une résistance aux dictats de la mode du moment. Le 18e arrondissement résiste, c'est bien connu. Il résiste, par exemple, en cet endroit qui s'appelle le Bab'ilo. Le lieu est sombre, les bougies qui brûlent sur les tables font les visages frères en pâleur, il plane un murmure de paroles et puis voici, chaque samedi soir, le jazz est là. Le 21 janvier, ce sera le trio formé d'Olivier Nestelhut au saxo, Jean-Marc Zvellenreuther à la guitare et Sylvain Daurat à la basse. Nous les connaissons et, croyez-nous, ils vous feront oublier dans le bonheur le tohu-bohu de la ville. Un répertoire principalement de ballades, comme accordées sur des rêveries crépusculaires. Ce saxo qui cherche sa voie, qui semble se perdre et ne se perd jamais, cette guitare qui de caresses et de faiblesse force l'obstacle, cette basse qui martèle l'évidence du rythme... on ne savait pas qu'on était si tristes, on ne savait pas que c'était si doux.

Tous les samedis soirs le Bab'ilo accueille des musiciens de jazz. Les autres soirs, du jazz encore, mais en disques.

• 9, rue du Baigneur (métro Jules Joffrin.)

## Nuits tropicales à l'Astros Club

**S**alsa, ragga, musiques africaines et antillaises tous les mercredis et jeudis soirs, métro La Fourche.

Née en 1993, la jeune association New Arts a pour volonté de "susciter et promouvoir en synergie toutes les formes d'art en leur offrant un cadre où s'exprimer, se confronter". A son actif, des soirées réussies au Palace où peinture, mode et musique se mariaient avec bonheur. En ce début de nouvelle année, l'association investit en semaine l'Astros, une boîte antillaise avenue de Clichy, pour des soirées "live et showcase", entendez concerts et présentation d'albums. "En dehors des soirées ponctuelles et des festivals, il existe finalement assez peu de lieux à Paris où l'on peut écouter de la musique africaine. Nous voulons développer un lieu pour les musiques du monde, pour les faire partager au plus grand nombre", explique Dominique Contaret, président de l'association. Comme en témoigne l'éclectique programmation qui démarre ce mois, à New Arts on n'est pas sectaire. "On commence avec des groupes africains et de la salsa mais à l'avenir nous envisageons aussi de programmer du jazz, du blues ou du rock parce que nous n'établissons pas de barrières entre les gens et les musiques.

Le seul critère, c'est la qualité", poursuit Dominique. A l'Astros, on verra le groupe Caïman (les 11, 18, 25 janvier et le 1er février). Un groupe de "salsa dura" aux arrangements sophistiqués marqué par le style Porto-Rico. A ne manquer sous aucun prétexte, le Camerounais Petit Pays (alias Claude Moundy) et son groupe "Les Sans-Visas" pour une soirée makossa-love matinée de rumba (le 12 janvier). Ramiro Naka devrait séduire son monde avec son "goumbé", rythme de la Guinée-Bissau (le 19 janvier). Les Antilles seront à l'affiche avec Zetwal-une étoile en créole, le 26 janvier et Patakak, le 9 février. Pour le ragga, on pourra compter sur les efficaces "toasters" de Saï Saï (le 2 février). Le zairois José Solenga à la voix étonnante se produira le 8 février. Enfin, "rythme de la brousse" le 22 février avec Malo Kélé et les Matouloulous.

Erwan Perron

L'Astros, 104 avenue de Clichy, métro La Fourche. Renseignements, réservations, New Arts, de 10 h à 16 h : 42.93.37.43.



Dominique Contaret, animateur de New Arts : «faire tomber les barrières»

## JARDINS DU 18e

## Les jardins de Montmartre portent le nom d'un chantre de l'antisémitisme !

**B**eaucoup l'ignorent, mais les jardins qui s'étagent sous le Sacré-Coeur portent un nom : les jardins Willette.

Willette, Adolphe de son prénom (1857-1926), était un dessinateur très connu de ce qu'on a appelé «la Belle Epoque», au début du XXe siècle. Il devint célèbre notamment pour son personnage de Pierrot, le «Pierrot de Montmartre», poétique et sentimental, et dont s'inspirent encore nombre de marionnettes et poupées qu'on peut acheter dans les magasins de souvenirs de la Butte.

Mais Willette avait aussi des ambitions politiques, et là ça devient beaucoup moins poétique. Directeur du journal satirique ultra-nationaliste *le Pierrot*, il fut, comme le montre l'affiche reproduite ci-contre, candidat aux élections de 1889 sous l'étiquette «candidat antisémite».

L'antisémitisme était, il est vrai, fort répandu à l'époque et s'affichait ouvertement, en France et plus encore dans les pays d'Europe centrale et orientale. L'aspect «ringard» de la proclamation de Willette ne doit cependant pas nous faire rire, ni nous endormir : on sait à quelles horreurs, à quels massacres de telles fantasmagories allaient conduire l'Europe quarante années plus tard.

N.M.

**ÉLECTIONS LÉGISLATIVES**  
du 22 Septembre 1889

Gai! Gai! serrons nos rangs  
— Espérance de la France  
Gai! Gai! serrons nos rangs  
En avant Gaulois et Français

**AD. WILLETTE**  
CANDIDAT ANTISÉMITES

IX<sup>ème</sup> Arrond.  
2<sup>ème</sup> Circonscription

**Électeurs.**

Les Juifs ne sont grands, que parce que nous sommes à genoux !.....  
**LEVONS NOUS!**

Ils sont cinquante mille à bénéficier seuls du travail acharné et sans espérance de trente millions de Français devenus leurs esclaves tremblants.

Il n'est pas question de religion. le Juif est d'une race différente et ennemi de la nôtre.

**Le JUDAÏSME voilà l'ennemi!**

En me présentant, je vous donne l'occasion de protester avec moi contre la tyrannie Juive, faites le donc, quand ça ne serait que pour l'honneur!

A Willette  
DIRECTEUR de Pierrot

## PETITES ANNONCES

### LOGEMENT

- Collaborateur 18e du mois cherche 3 pièces dans Goutte d'Or ou proche. Maxi 4 500 F. Tél. : 42 52 75 48.
- Jeune couple cherche 2 pièces dans le 18e. Ecrire au journal qui transmettra (annonce n° 4).

### VENTES ET ACHATS

- Je recherche un MacIntosh, plus particulièrement un portable, ni trop vieux ni trop cher. Tél. : 42 93 70 18.

### ASSOCIATIONS

- Association «Kyklos», loi 1901, pour les amoureux de la Grèce, cours de danses traditionnelles de Grèce, stages, etc. Salles de l'AFPRC, 24-26 rue Raymond Queneau, chaque jeudi à 19 h 30. Tél. Maryse 46 27 92 04 le soir, et 47 68 06 21 bureau.

## NOS TARIFS

**Petites annonces.** Nous prenons les petites annonces sous les rubriques suivantes : Emploi, Immobilier et logement, Ventes et achats divers, Associations, Messages personnels. Prix : 10 F la ligne de 40 signes. Supplément de 50 F pour une domiciliation au journal. (Ces prix sont nets, TTC). Réduction de 50 % pour nos abonnés. Envoyer les annonces avant le 15 du mois pour une parution le mois suivant.

**Annonces.** Placard d'un seizième de page, 250 F (réduction de 30 % pour nos abonnés, abattement à négocier pour une annonce devant être publiée au moins quatre numéros de suite). Quart de page 500 F, demi-page 1 500 F, pleine page 3 000 F. Page 1 et dernière : à débattre. (Tous ces prix sont HT).

Tél. pour la publicité : 42 05 71 80.

# Jours guerriers, jours paisibles à Clichy

C'était vraiment la fin. En ce matin tremblotant du 30 mars 1814, l'Empire de Napoléon 1er vivait ses dernières heures d'agonie : les troupes russes, prussiennes, autrichiennes, venues par le nord, s'apprêtaient à investir Paris. Au pied du *mur des Fermiers généraux* qui enserrait le Paris d'alors (sur la ligne des actuels boulevards des Batignolles, de Clichy, de Rochechouart, etc.), des centaines de paysans réfugiés des banlieues avaient dormi à même le sol au milieu des charrettes, des chèvres et des gorettes qu'ils avaient amenés. On entendait, au delà du mur, les fifres prussiens et parfois le galop d'une troupe de cosaques sur leurs chevaux aux longs poils.

Au palais impérial des Tuileries, on avait toute la nuit brûlé des archives ; les drapeaux ennemis pris par Napoléon à l'époque de ses victoires et exposés à sa gloire dans l'église des Invalides avaient été décrochés, roulés et entassés dans un coin de cour avant d'être détruits. L'impératrice Marie-Louise, son fils et leur escorte s'étaient enfuis au petit matin par le sud de Paris.

Mais à la «barrière de Clichy», une des portes qui perçaient le mur des Fermiers généraux (située sur l'emplacement de l'actuelle place Clichy), une troupe hétéroclite s'apprêtait à résister. Une troupe pitoyable à la vérité : des adolescents, recrutés à la hâte au cours des derniers mois car il ne restait plus assez d'hommes mûrs à mobiliser - de ceux qu'on appelait «les Marie-Louise» car ils étaient imberbes -, mêlés à des vétérans de la Grande Armée dont beaucoup étaient plus ou moins invalides des suites de leurs blessures de guerre, et des «gardes nationaux», c'est-à-dire des civils parisiens formés en milice, mal armés, âgés pour la plupart. A leur tête, un maréchal de soixante ans, Moncey, faisait dresser une barricade de planches, de pavés et de charrettes pour renforcer le faible rempart de la barrière de Clichy, postait des canons, embusquait des tireurs aux fenêtres des maisons environnantes.

## Le tableau de l'orfèvre

C'est cet épisode que célèbre la statue située de nos jours au centre de la place Clichy, et qui fut érigée en 1869. Un tableau d'Horace Vernet qu'on peut voir au Louvre (salle Géricault) représente la même scène. Ce tableau fut commandé en 1820 par l'orfèvre Odiot, qui était en 1814 officier de la Garde nationale et qui s'est fait représenter au centre dans une pose martiale. Exposé au Salon, il connut un grand succès et contribua beaucoup à entourer de gloire cet épisode.

Le tableau  
d'Horace  
Vernet  
sur la  
bataille de  
la barrière  
de Clichy



Ce fut en réalité un pauvre fait d'armes : un assaut de la cavalerie russe, le matin, fut arrêté par les tirs des défenseurs de Clichy. Puis, pendant plusieurs heures, on se contenta de tirer des deux côtés, avec peu de pertes. Les canons prussiens pointés sur la ville auraient pu avoir rapidement raison de la résistance. Mais l'empereur Alexandre de Russie s'opposa à ce qu'on en fasse usage. «*Je ne veux que les effrayer*, dit-il au général prussien Muffling, *en leur montrant que nous sommes les maîtres.*» Dans l'après-midi, le gouvernement militaire de Paris capitulait. La «glorieuse» bataille de la barrière de Clichy n'avait été qu'une escarmouche.

Napoléon abdiqua quatre jours plus tard. Son épopée guerrière prenait fin misérablement, dans une France ruinée.

## L'auberge du Père Lathuille

Sur le tableau d'Horace Vernet, on distingue au fond, dans la fumée des tirs russes, une maison sur laquelle on lit l'enseigne «*au père Lathuille*». C'était, à l'époque, une «guinguette de barrière», juste au delà du mur, où les Parisiens venaient manger du lapin ou de la matelote d'anguille,

jouer aux quilles et danser le dimanche. (Elle a laissé son nom au «passage Lathuille», tout près de la place Clichy.)

Derrière, il y avait des champs, assez giboyeux semble-t-il : l'écrivain Ludovic Halévy rencontra en 1871 un vieil habitant de l'endroit, le père Dupin, qui lui raconta avoir tué son premier lièvre en 1805 tout près de la place Clichy.

Après la chute de l'Empire, l'auberge du Père Lathuille continua. Mais elle devint peu à peu un établissement chic, et cher, recevant une clientèle aristocratique. Aussi, en 1885, juste à côté, s'ouvrit une grande brasserie, Wepler, destinée à une clientèle plus populaire (et qui existe toujours). On y mangeait des tripes et des frites ; il y avait de vastes jardins qu'on louait pour des noces et banquets ; certains jours, quatre ou cinq noces s'y côtoyaient et fraternisaient ; les artistes du quartier, assez nombreux, en profitaient pour se faire nourrir à l'oeil.

## Le périmètre des plaisirs et du vice

Puis les jardins disparurent. A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le quartier était entièrement bâti. La place Clichy fut absorbée dans le périmètre de ce qu'on appelait «le Montmartre des plaisirs et du vice», et dont le centre se situait à Pigalle. Dans son livre *Jours tranquilles à Clichy*, l'écrivain américain Henry Miller raconte : «*Je me souviens de la première fois où j'entrai au café Wepler, en 1928 ; je me souviens combien je fus choqué lorsque je vis une putain tomber ivre morte en travers d'une des petites tables de la terrasse sans que personne n'accoure à son aide. Je fus stupéfié et frappé d'horreur par l'indifférence des Français ; je le suis toujours d'ailleurs, malgré tous les bons côtés que j'ai pu leur découvrir depuis...*» Et il décrit «le bouquet» de prostituées qui se rassemblaient devant le Wepler, «*lucioles parfumées dans le jour qui baissait*».

Puis ce périmètre du «commerce de la fesse», comme dit Miller, ce «*Montmartre usé, flétri, ouvertement vicieux, mercenaire et vulgaire*» mais au «*charme insidieux*», se rétrécit, redonnant à la place Clichy son caractère de grand rendez-vous populaire, alimenté principalement par la clientèle des quatre salles de cinéma qui s'y étaient installées, notamment le Gaumont-Palace et le Pathé-Wepler. Mais on vous raconte cela dans une autre page.



Le monument de la place Clichy :  
«la défense de Paris»

Noël Monier

## Une balade au cimetière Montmartre

Une promenade au cimetière... voilà de quoi susciter la vague-à-l'âme et la mélancolie. Le cimetière Montmartre (18e), situé près de la place Clichy (entrée avenue Rachel), moins connu que le Père Lachaise, est pourtant passionnant tant du point de vue historique - un grand nombre de personnages célèbres y sont inhumés - qu'en raison des statues et monuments, souvent pittoresques, parfois beaux, qu'on peut y contempler.

*Coups de coeur*, c'est le bon plan, le lieu sympa, la boutique du coin, le café, le restau, le spectacle, l'inédit, un bon accueil, la compétence du commerçant, l'enchantement d'un artiste. Chaque mois, des membres de l'équipe du journal vous indiquent leurs bonnes adresses, leurs coups de coeur. Cette rubrique n'a aucun caractère publicitaire : nous ne touchons pas un sou pour les notices qui y figurent. Ce mois-ci, Thierry Nectoux, un des photographes du *18e du mois*, vous fait part de ses coups de coeur.

### PARIS POUR TOUJOURS : amoureux de Paris

Michel Sfez, photographe et habitant du 18e, sait nous faire redécouvrir Paris grâce à son livre *Paris pour toujours*, avec entre autres plusieurs belles photos de l'arrondissement. Edité par lui-même, son livre est en vente à la librairie *La vie verte*, 30 rue Yvonne Le Tac. 46.06.84.30.

### L'AUTRE LABO : noir et blanc de qualité

*L'Autre Labo* est le labo professionnel du noir et blanc. Pour vos tirages de qualité à des prix très convenables, allez voir Sam. *L'Autre Labo* vous offre en plus, tous les mois, une expo dans sa galerie. En ce moment et jusqu'au 13 janvier : Alfonso Diaz Uribe, sculpteur colombien de talent. (19, rue d'Orsel. 42.52.73.34.)

### SUR LA TERRE COMME AU CIEL : robes de rêve

Robes d'exception et de contes de fées : mariages, bals masqués... Zélia, jeune créatrice, styliste-costumière bourrée de talent et d'originalité ! (47 ter, rue d'Orsel. 46.06.96.51.)

### LE PROGRES : un bon bistrot

Un des plus vieux cafés-restaurants du quartier. Mme Juillard, la patronne, est là depuis trente-quatre ans. L'accueil est sympa et le menu à 53 F (servi uniquement à midi) est bon et copieux. Au pied du Sacré-Coeur. (1, rue Yvonne Le Tac. Fermé le dimanche. 42.51.33.33.)

### NO PROBLEMO : cuisine mexicaine

Accueil sympa. Plats goûteux et copieux. Cocktails délicieux. Le tout à prix abordables. Ouvert tard le soir (18 h - 2 h). (14, rue Charles Nodier. 42.54.39.38.)

### ARP MUSIC : disquaire

Le disquaire de la musique haïtienne. On y trouve l'introuvable. (27, rue Véron. 44.92.03.98.)

**E**n toutes saisons, le cimetière Montmartre constitue un lieu de balade propice à la rêverie autour d'étonnantes sépultures à découvrir au hasard des avenues bordées d'érables et des chemins aux pavés disjoints.

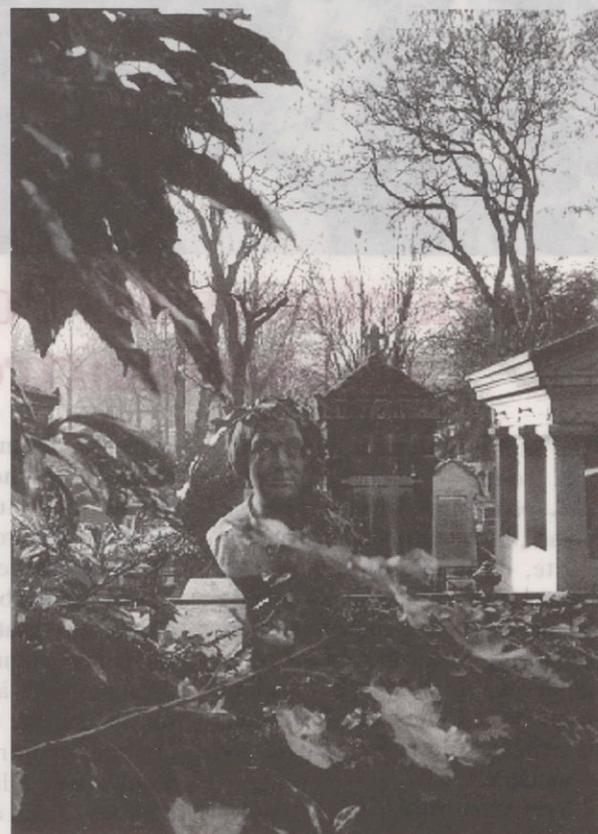
Une fois franchi le portail monumental, on hésite entre le salut à Sacha Guitry, qui repose près des bureaux de Mme le conservateur, et un soupir pour Alphonsine Plessis, célèbre demi-mondaine qui inspira à Alexandre Dumas fils sa *Dame aux Camélias*. Un brin coquette, elle se dissimule sous un tombeau de pierre orné de fleurs plastiques, en haut d'une envolée de marches, chemin Saint-Eloy.

Mort en 1951, l'acteur Louis Jouvet est presque son voisin sur le chemin étroit jonché de feuilles mortes. Il se distingue par un sobre tombeau de granit gris orné d'une croix. Non loin de là, vous surprendrez peut-être cette dame en blouse bleue qui nourrit de steaks hachés les innombrables chats du cimetière.

Sous une stèle de pierre, Alfred de Vigny le poète repose à l'abri du mur d'enceinte où court la vigne rousse. Lorsque le pied glisse sur le pavé humide, on marque le pas et on médite sur l'inscription: «*Tout au long du chemin j'ai perçu sa lumière. C'est à sa source pure qu'elle se découvre enfin*», alexandrins un peu boiteux gravés sur une dalle de marbre, non loin du tombeau de la famille Dieu.

Dans ce vaste jardin planté de marronniers et de tilleuls, nombre de dalles, illustres ou non, affichent la Légion d'honneur des disparus. Près de l'avenue du même nom, le général Travot impose son buste orné d'un fragment du testament de Napoléon à Sainte-Hélène: «*Je lègue aux enfants du brave et vertueux général Travot...*» Le long de l'avenue des Anglais, près d'une zone de travaux proche du mur d'enceinte et de la sépulture du dessinateur Poulbot, le bronze roux d'un barbu flanqué d'une lyre est celui d'Offenbach.

Le comédien Jacques Charon a élu domicile le long de l'avenue des Carrières, d'où l'on découvre, par delà l'enceinte, les toits de l'Hôpital Ephémère. Au gré de son humeur, le flâneur admirera peut-être le tombeau de Kamienski orné d'une émouvante statue de «soldat mourant» drapé dans sa capote, une des plus belles du cimetière, signée Franceschi. D'avenues en chemins, d'escaliers en placettes, de sépultures rongées par le salpêtre où s'abattent des nuées de corneilles en tombeaux de marbre soigneusement entretenus, on s'égaré et on se retrouve surpris face aux piles du pont qui enjambe la nécropole. Le buste magnifique d'un Zola moustachu et chevelu surplombe une stèle de granit entourée de primevères.



Caroline Abitbol

Berlioz est logé sur sa propre avenue, dans un marbre noir frappé d'un médaillon. A l'autre extrémité de l'avenue Berlioz, François Truffaut.

Dédiée au compositeur Sor, la statue de pierre grise d'un musicien à la guitare porte, comme une larme, une fiente de pigeon au coin de l'oeil droit. Incrustées dans une colonne de granit, une couronne et une lyre sont dédiées à Victor Massé, et un joli buste orne la tombe de Greuze.

A l'issue d'une promenade effectuée au hasard des trente-trois divisions du cimetière, et moyennant un salut à Eugène Labiche (chemin Amiot), on peut emprunter l'escalier le long de la rampe Caulaincourt. A l'extrémité gauche du chemin des Gardes, la statue de Yolande Gigliotti dite Dalida se dresse, chevelure déployée sur fond de soleil d'or. Petite séquence émotion quand le regard balaie les gerbes et les bouquets blancs qui tapissent son tombeau : c'est le plus régulièrement fleuri de tout le cimetière.

### Jacqueline Gamblin

Placée près de l'entrée du cimetière, la Conservation délivre aux visiteurs un plan succinct et un petit historique de la nécropole dont l'origine remonte à 1825. Elle est peuplée de 22 000 sépultures réparties sur 10,20 hectares. Parmi les tombes de gens célèbres, citons également : Théophile Gautier, Alexandre Dumas, François Coppée, Renan, Ponson du Terrail, Stendhal, Feydeau, Heinrich Heine, Fragonard, Degas, les musiciens Meilhac, Léo Delibes, le comédien Frédérick Lemaître (que Prévert et Carné mirent en scène dans *les Enfants du Paradis*), le danseur Nijinsky, Clouzot, Godefroy de Cavaignac (célèbre républicain mort en 1845 et dont la statue funéraire par Rude est ici une œuvre magistrale), Waldeck-Rousseau, Charles Fourier, le physicien Foucault (celui du pendule), Juliette Récamier, etc.



Caroline Abitbol

N O U V E A U

Vos

# cartes de visite se montrent

Avec le **Présent'Carte**  
sur votre bureau,  
vos cartes de visite  
vous présentent

et se rangent  
toujours à votre  
portée



## Votre Présent'Carte :

- Votre outil de communication
- Un excellent cadeau d'entreprise qui trouvera toujours un excellent accueil et la meilleure place sur le bureau de vos clients.

**Grâce au Présent'Carte, vos clients ne vous cherchent plus désespérément.**

### Prix

Par 10 ex. : 35 F HT/l'unité  
Par 25 ex. : 32 F HT/l'unité  
Par 50 ex. : 29 F HT/l'unité  
Par 100 ex. : 27 F HT/l'unité

(Frais de port en sus)

Personnalisation possible :  
4 F HT/l'unité

### Pour tous renseignements



**Société EPE**  
Maison des Services  
Avenue des 2 Lacs  
91971 Courtabœuf

**Tél. : 69 31 38 00**

RC 392 514 188



Noël Monier

## Les tambours des Poulbots de Montmartre

Tunique bleue à parements rouges, plastron blanc, pantalon ou juquette rayé rouge et blanc, le calot planté fièrement sur le tête, ils jouent du tambour et animent fêtes et cérémonies à Paris comme en province en passant par la Belgique, l'Allemagne ou même le Japon : ce sont les «Poulbots», gosses de la Butte et ambassadeurs en uniforme de la République de Montmartre.

Leur uniforme, le costume d'infanterie de ligne de 1813, a été dessiné par Francisque Poulbot lui-même. Mais le dessinateur (1879-1946) qui a donné son nom au type de gamins du maquis de Montmartre, dépenaillés et gouailleurs qu'il a tant crayonnés, a fait bien plus.

En 1920, ému par la détresse des enfants livrés à eux-mêmes, dont la faim, la misère, la maladie, les coups parfois constituaient le lot quotidien, il a ouvert un dispensaire sur un terrain loué 1 F symbolique à la Ville puis créé la République de Montmartre avec des amis artistes pour trouver les subsides nécessaires.

En 1933, malade, il confiait son œuvre à Lucien Pinoteau. Devenue en 1939 «Association des p'tits Poulbots, œuvre des gosses de Montmartre», elle connut pendant la guerre un essor considérable : distributions de vêtements, de vivres, de charbon, de jouets, envoi d'enfants en vacances... En août 1943, pour occuper les enfants, une école de tambour fut créée qui, à partir de 1949, la misère reculant, devint l'activité essentielle de l'Association, maintenant installée 3 place du Tertre.

Depuis 1963, elle est présidée par Robert Rivière, un ami d'enfance de Claude Pinoteau, le cinéaste, le fils de Lucien. Toujours fidèle au poste, il mène ses Poulbots (une trentaine de garçons et filles de 6 à 18 ans) à la

baguette... de tambour, chaleureux et paternel, second papa de toute la bande qui lui fait la bise régulièrement, trois fois par semaine, à la fin de chaque répétition.

Tous ensemble, «noirs, juifs, arabes, auvergnats, tous copains, tous solidaires» comme dit M. Rivière, ils apprennent à jouer du tambour sous la houlette de M. Sujet, ancien tambour-major de la Garde républicaine à la retraite. Certains n'arrivent à rien en trois ans, certains sont très bons au bout de trois mois mais tous défilent pour leur plaisir et pour le nôtre.

Comment sont-ils recrutés ? Essentiellement autour du quartier (question pratique quand il faut les raccompagner après une répétition le soir), par le bouche à oreille. «Parce que mon grand frère était Poulbot», explique Graziella. «Parce que ma copine Céline est Poulbot, alors j'ai voulu essayer et j'ai aimé ça», déclare Isabelle. Arthur, 6 ans et demi, le dernier venu, se contente de sourire mais Sofian, 6 ans et demi aussi, deux frères dans la troupe, sait pourquoi il est là : «pour faire papamaman» (pa-pa : deux coups avec la baguette de gauche, ma-man : deux coups avec la baguette de droite).

Subventionnés (5 000 F par an) par la mairie en échange de prestations gratuites régulières, les Poulbots vivent de cotisations de membres bienfaiteurs, de dons de ceux qui bénéficient de leur présence et de la vente de leurs calendriers. Il faut bien, déclare Robert Rivière qui précise : «L'ensemble des uniformes revient à 100 000 F. Un baudrier c'est 300 F. Un tambour, c'est 3 000 F. Une baguette coûte 250 F, une peau 250 F aussi et on en crève beaucoup.»

Marie-Pierre Larrivé